

Galerie de l'Europe, 55 rue de Seine - 75006 Paris



Petropavlovsk 5

La Galerie de l'Europe a le plaisir de présenter la nouvelle série de Francesca Piqueras, photographe dont le travail sur les structures marines et les architectures navales abandonnées a fait l'objet d'une [rétrospective](#) remarquée cet automne, dans le cadre de la programmation "Art Now" du Palazzo Ducale de Massa (Italie), curatée par Mauro Daniele Lucchesi : « Il y a différentes manières de voir ce qui demeure quand cesse la fonctionnalité, quand la mission assignée est terminée. C'est à l'aspect le plus symbolique que s'attachent les photographies de Francesca Piqueras », soulignait ainsi dans le Corriere della Sera, la romancière et éditorialiste Carmen Pellegrino. « Lorsque nos créations cessent d'être des objets, commence alors un fourmillement de vie clandestine. Elles se couvrent d'algues, de mousses, de rouille et veulent nous parler. Dans cet espace bien précis, qui est celui de la survie, elles répondent à qui les questionnent. »

C'est précisément ce travail de questionnement qu'a poursuivi Francesca Piqueras en Sibérie, après l'avoir effectué au Bangladesh, en Mauritanie, au Pérou, en Argentine, au Cap Vert ou sur les plages du Débarquement. La nouvelle série qu'elle présente Galerie de l'Europe est intitulée "in fine", expression latine à prendre ici dans son sens littéral, où la préposition latine "in" signifie "dedans". Ce n'est donc pas "à la fin" que Francesca Piqueras nous invite à plonger le regard, mais bien "dans la fin", "à l'intérieur de la fin", au cœur même du processus de destruction qui conduit jusqu'à la décomposition totale les épaves dont elle a fait son sujet de prédilection.

Ce projet, qu'elle poursuit avec une remarquable constance depuis plusieurs années, l'a conduite dans un univers bien différent de ceux qu'elle avait jusqu'alors exploré, sur les rives du lac Baïkal et à Petropavlovsk, à l'extrême Est de la Russie (péninsule du Kamchatka). Ici, ce ne sont plus les vagues bleues et vertes qui heurtent les coques délabrées. Sous ces latitudes l'océan se fige en glace, enserrant d'un flot immobile de la blancheur des lindeux les navires à l'abandon. Ces machines puissantes, esclaves d'acier devenus inutiles, sont condamnés à croupir dans le froid et les vapeurs toxiques des fumées noires que crachent des cheminées d'usine datant de l'ère soviétique.



Petropavlovsk 1

Elles agonisent lentement sous les fenêtres de cités brejnéviennes parées de couleurs pastel qui ne parviennent pas à en égayer les murs. Sur ce littoral de tous les extrêmes où les histoires s'entrechoquent - celles de l'orient et de l'occident, du communisme et du capitalisme - les images de Francesca Piqueras saisissent les traces du "Prométhée déchaîné" d'Hans Jonas, qui considère le monde comme simple réservoir de ressources pour alimenter sa puissance technicienne, qui produit toujours plus de déchets que de richesses, détruit plus qu'il ne parvient à construire, broyant jusqu'à ceux qui l'ont fidèlement servi.

Miroirs de nos destinées collectives, les épaves de Francesca Piqueras le sont aussi de nos expériences les plus intimes, comme le sentiment d'abandon, cette terreur enfantine qui nous travaille depuis la séparation d'avec les entrailles maternelles. La photographe définit elle-même son travail comme une «esthétique de l'abandon ». Ses clichés nous parlent ainsi de la souffrance de ceux qui sont abandonnés, comme du réconfort que l'on peut éprouver en s'abandonnant absolument aux éléments. Mais la force des images de Piqueras et la surprenante puissance métaphorique qui s'en dégage proviennent du fait qu'elle parvient à entremêler et faire correspondre en une même œuvre les différentes figures du temps. Celle, fatale, de Chronos, qui réduit inexorablement en miette ces carcasses de fer. Celle de Kairos, cet "instant" saisi par la photographe dans sa geste artistique. Celle enfin de l'Aïon, cet éternel mouvement cosmique si cher à Héraclite, "*enfant qui joue aux osselets*", et qui façonne au jeu des hasards ces épaves comme des sculptures vivantes, en les emportant dans le cycle éternel des métamorphoses : l'essence même de l'art. *William Lambert*

in fine

du 24 avril au 9 juin 2017

Galerie de l'Europe 55 rue de Seine, 75006 Paris

Du mardi au samedi : 10h30-13h & 14h-19h

Contact presse

William Lambert

T +33 6 03 90 11 19

lambertcommunication@gmail.com

Francesca Piqueras **interview**

Vous travaillez depuis plusieurs années sur les architectures marines (bateaux, plateformes pétrolières, forts militaires...) que vous photographiez le plus souvent à l'abandon. Comment avez-vous initié cette démarche ?

Un ami est parti à la recherche des restes du paquebot France, sur lequel il avait fait un voyage important pour lui, longtemps auparavant. Cette quête l'a amené en Inde, sur des chantiers de démantèlement de navires. Quand il m'a raconté son voyage, ça a tout de suite fait écho en moi. Mais il n'était plus possible d'aller en Inde car Greenpeace avait mené une campagne sur ces chantiers polluants où les conditions de travail sont épouvantables. Ils étaient bunkérisés, complètement interdits aux regards extérieurs. Je suis donc allée sur un chantier de démantèlement du Bangladesh où sur 25km de côtes baignées d'une eau noirâtre les bateaux sont volontairement échoués pour être dépecés. J'ai été constamment suivie, encadrée, avec interdiction de photographier les ouvriers, mais ce n'était de toute façon pas mon propos. Ce qui m'intéressait c'était ces carcasses de navires abandonnés, maltraités, le manque total de considération pour la nature environnante, l'irresponsabilité... C'était un univers qui faisait fortement écho à mon histoire personnelle. J'ai fait là en 2009 ma première série sur les structures maritimes, "L'architecture de l'absence",

et j'ai décidé de tirer un fil que je n'ai pas terminé de tirer, et que je compte bien mener jusqu'au bout.

Vos photographies ont une très grande force métaphorique et l'on y projette spontanément des réflexions sur la civilisation industrielle, la dégradation de l'environnement, la lutte de l'homme et de la nature... Avez-vous cette volonté de faire œuvre métaphorique ?

Métaphorique, c'est un mot qui me convient bien. Mon travail est sous tendu par une évidente quête esthétique, mais celle-ci ne peut se suffire à elle-même, sinon elle serait insuffisante, superficielle et ne correspondrait pas à mon intention. Bien que ne me situant absolument pas dans le documentaire, mes photographies rendent ainsi compte du drame d'une nature qui ne pourra pas éternellement digérer la masse de déchets qui sont produits et dont les structures gigantesques que je photographie sont un symbole. Cela dit, comme l'indique le titre de cette exposition, "in fine", ce qui me fascine avec ces structures construites par l'homme puis abandonnées, c'est avant tout le processus même de leur désintégration, qui est aussi une lente transformation. C'est dans cet espace-temps, qui débute avec leur abandon et se poursuit jusqu'à leur complète décomposition, que je situe mon travail. C'est une esthétique de l'abandon ! Pendant ce laps de temps au cours duquel ces épaves



Petropavlovsk 15

sont digérées par la nature, elles livrent un combat physique avec les éléments et connaissent d'innombrables métamorphoses, prennent une multitude de formes. C'est un processus violent, douloureux, d'une incroyable vitalité et délicieusement esthétique ! Si j'ai choisi la mer, c'est pour mieux saisir la force de cette lutte. Pour cela je travaille comme un sculpteur avec ces matériaux que sont l'eau, le fer, la rouille et bien entendu la lumière. Les épaves et les plateformes apparaissent à distance comme des objets froids. Dans mes photographies je cherche à leur donner vie, à saisir les longs spasmes qui évoluent très lentement pour arriver au plus vite à la fin et à l'oubli, cette tension entre puissance créatrice et destruction, et même autodestruction. Je me sens ainsi très proche des artistes de l'actionnisme Viennois (Otto Muehl, Hermann Nitsch, Günter Bruce...) qui étaient aussi fascinés que je le suis par ces processus de destruction-création.

Pourquoi n'y a-t-il aucune présence humaine dans vos photos ?

C'est en effet une règle que je me suis imposée, car je veux éviter de basculer dans le reportage. Mes photographies évoquent l'homme au travers de structures abandonnées qui témoignent de son ingéniosité, de sa créativité, qui portent les traces d'histoires collectives, d'aventures, de voyages et racontent aussi quelque chose de notre propre individualité. Si je photographiais des personnes, elles capteraient trop l'attention et empêcheraient celui qui regarde de se projeter dans l'image, de s'identifier, de se raconter sa propre histoire. L'humain dans mes photographies, c'est celui qui regarde.

Vous comparez votre travail à celui d'un sculpteur. On se souvient qu'en 1990 le prix de sculpture de la Biennale de Venise a été décerné à des photographes, Bernd et Hilla Becher, qui sont les initiateurs du courant photographique connu sous le nom d'école Düsseldorf. Comment vous situez-vous par rapport à ce courant ?

Ce couple d'artistes allemands s'est fait connaître en photographiant de façon froide, frontale et systématique des silos à grain, dans une démarche documentaire de recensement, qui rendait compte des mutations en cours dans les campagnes allemandes. J'apprécie beaucoup ce travail, mais le mien n'a pas grand-chose à voir. Moi, je cherche à créer une dramaturgie, je me projette à l'intérieur de mes photographies physiquement et mentalement. C'est donc l'intérieur qui m'amène à l'extérieur, l'objectif qui fait écho au subjectif. Chacune de mes images a ainsi sa propre esthétique, contrairement à l'école de

Düsseldorf, dont l'esthétique surgit à travers la répétition.

Cela ne m'empêche pas de rechercher également une certaine neutralité face à mon sujet. J'aborde en effet frontalement les structures que je photographie, sans artifice, sans effets de cadrage... Je n'utilise pas de grand angle, je travaille toujours avec un objectif 70x200. La découpe est nette, la perspective est aplatie, l'arrière-plan très présent, on est dans quelque chose de très pictural. Je sous-expose volontairement et au tirage je vais chercher la lumière. Pour beaucoup de photographes c'est une hérésie et c'est vrai que procéder de la sorte a tendance à générer du bruit sur les images. Mais c'est de cette façon que je parviens au résultat que je cherche. Disons que c'est ma signature...

Vous avez réalisé votre dernière série en Sibérie. Dans quelles conditions s'est déroulé votre voyage ?

Avant de démarrer un projet, je me renseigne sur la présence d'épaves en faisant des recherches sur internet, puis je fais mes premiers repérages grâce à Google Map. Evidemment, sur place, j'ai souvent des surprises et rien ne se passe comme prévu !

A Petropavlovsk, ce port situé sur la péninsule du Kamchatka, j'avais trouvé sur place un contact, c'était un chasseur d'ours d'une soixantaine d'années, qui ne parlait que russe (et je ne parle pas russe !). Il m'a fait faire le tour de la baie en 4x4, mais quand je lui montrais les épaves pour qu'il s'en approche, il répondait invariablement « Niet ! », en me faisant comprendre que c'était interdit. J'ai donc décidé d'y aller toute seule en marchant sur la glace, ce que des pêcheurs me disaient de ne pas faire car c'était dangereux. Et puis finalement, en faisant les cent pas en ville, je suis tombée sur une boutique qui organisait des excursions et il y avait même un jeune homme qui parlait un peu anglais ! Je lui ai donné rendez-vous et le lendemain il est arrivé avec une motoneige. Il m'a amenée partout où je voulais aller, jusqu'à l'embouchure de la baie, qui s'ouvre sur l'océan Pacifique. Il n'avait peur de rien, et j'ai pu travailler comme je l'entendais.



BIOGRAPHIE

« *Enfant, j'ai habité une maison de fer dessinée par Gustave Eiffel et construite pas un de ses élèves* », confie Francesca Piqueras, qui se retrouvait souvent seule dans cet étrange vaisseau métallique, posé au milieu des champs. D'aucuns verront là l'origine de son intérêt pour

les géants de métal abandonnés à la rouille, qu'elle photographie avec constance depuis 2009.

C'est à l'âge de 10 ans que l'artiste d'origine italo-péruvienne reçoit en cadeau de ses parents - tous deux artistes, amis de Duchamp, Man Ray, Dali - son premier appareil photo. Si elle entame d'abord une carrière dans le cinéma comme monteuse, elle ne se départit pas de sa passion pour la photographie et décide de s'y consacrer pleinement au début des années 2000. Elle expose à partir de 2007 des séries en noir et blanc centrées sur l'univers urbain.

En 2009 elle passe à la couleur et débute son projet sur les structures marines abandonnées avec "L'Architecture de l'Absence", série prise sur les chantiers de démantèlement de cargos et de tankers du Bangladesh. Puis ce sera "L'Architecture du Silence", sur les cargos échoués volontairement sur les plages de Mauritanie ; "L'architecture intérieure" sur les plateformes pétrolières en Mer du Nord ; "Fort", sur ces forts militaires abandonnés au large de l'estuaire de la Tamise ; "Panic Point", série qui confronte la puissance des vagues des plages péruviennes aux plateformes pétrolières ; "Phoenix" sur les restes du port artificiel construit à Arronanches lors du Débarquement ; "Après la fin", sur les épaves échouées en Patagonie, à l'extrême sud de l'Argentine. [La première rétrospective](#) de son œuvre a lieu en 2017 au Palazzo Ducale de Massa (Italie).

Expositions

Passaggio dell'umanità
6^e Mostra "Art Now"
(Rétrospective)
Massa, Italie
Avril - décembre 2017

Printemps de la photographie
Romorantin, France
Du 20 mai au 5 juin 2017

Après la fin
Galerie de l'Europe, Paris, 2016

Photo Beijing
Pékin, Chine, 2016

Phoenix
Galerie de l'Europe, Paris, 2016

Panic Point
Galerie de l'Europe, Paris, 2015

Architectures
Galerie BOA, Paris, 2014

Fort
Galerie de l'Europe, Paris, 2014

L'Architecture intérieure
Galerie de l'Exil, Paris, 2013

L'Architecture du silence
Galerie de l'Europe, Paris, 2012

Festival Photo St-Germain-des-Prés,
Paris, 2011

L'Architecture de l'absence
Galerie de l'Europe, Paris, 2011

Gange, et la vie suit son cours Mai-
son de l'Inde, Paris, 2010

Paysage clair pour jours sombres
Galerie de l'Europe, Paris, 2010



Baikal 7

Visuels libres de droits pour annonce de l'exposition **in fine**



Petropavlovsk 5



Petropavlovsk 1



Petropavlovsk 15



Petropavlovsk 6



Petropavlovsk 3



Petropavlovsk 11



Baïkal 7



Baïkal 1

Galerie de l'Europe

55 rue de Seine, 75006 Paris

Du mardi au samedi 10h30-13h / 14h-19h

+33 1 55 42 94 23

europe@noos.fr

www.galerie-europe.com

Contact Presse

William Lambert

+33 6 03 90 11 19

lambertcommunication@gmail.com

lambertcommunication.com